



CHAPITRE IV

LA PSYCHOLOGIE DE LA FEMME

Le thème de l'amour se place au cœur de l'œuvre de Colette. La romancière nous démontre un conflit de couple dans les relations amoureuses entre l'homme et la femme. Ce conflit est pour chacun d'entre eux essentiellement lié au désir de dominer l'autre, d'où la souffrance que la femme subit généralement. Notre dernier chapitre est consacré au problème de l'amour chez les héroïnes de Colette. Nous traiterons d'abord de la conception pessimiste de l'amour dans les œuvres choisies, ensuite nous nous attacherons à analyser les conflits intérieurs de la femme colettienne, et enfin nous montrerons la sagesse qui lui apporte une joie au sein de la nature.

4.1 La conception pessimiste de l'amour

Sous la plume de Colette, l'amour ne se présente jamais comme respectable ni joyeux. La narratrice de *La Naissance du jour* affirme : « L'amour, ce n'est pas un sentiment honorable »¹. L'amour est ainsi décrit chez Colette sous un angle pessimiste. Toute son œuvre ne parle que de l'échec de l'amour ; par là Colette se différencie de ses devancières qui célébraient l'amour. Marcelle B.-Godino explique :

Nietzsche, dans *Le gai savoir* assimilait l'amour des femmes à une mystique : « Ce que la femme entend par amour est assez clair : ce n'est pas seulement le dévouement,

¹ Colette, *La Naissance du jour*, p. 27.

c'est un don total de corps et d'âme, sans restriction, (...) »
 La même opinion se retrouve chez Balzac : « L'amour est, chez une femme, la confiance la plus illimitée, unie à je ne sais quel besoin de *vénérer*, d'*adorer* l'être auquel elle appartient ». ²

Le pessimisme de Colette sur la vie sentimentale trouve sans doute son origine dans son premier mariage. Son mari Willy est égoïste et infidèle. Colette a supporté ses trahisons qui se répètent sans arrêt pendant treize ans de mariage. À ses yeux, l'amour cesse d'être un sentiment absolu et perd sa noblesse.

4.1.1 L'amour, une lutte entre homme et femme

Dans les romans de Colette, l'amour est conçu comme une lutte violente dans laquelle l'un cherche à posséder l'âme et le corps de l'autre. Or, dans la lutte il y a toujours un vainqueur et un vaincu. Dans *La Naissance du jour*, l'écrivain emploie un vocabulaire de guerre pour parler de l'amour. La narratrice nomme son amour passé « cette vie de militante » ³ ou son « amour défunt » ⁴. Sa perte dans la lutte amoureuse est associée aux images des « plaies » ⁵ et des « fautes de tactique » ⁶. De même, la perspective de revenir à l'amour signifie pour elle le retour « dans la lice » ⁷. La narratrice évoque ses souvenirs d'amour :

² Marcelle B-Godino, *L'Homme-objet chez Colette* (Paris : Edition Klincksieck, 1972), p. 23.

³ Colette, *La Naissance du jour*, p. 14.

⁴ *Ibid.*, p. 14.

⁵ *Ibid.*, p. 13.

⁶ *Ibid.*

⁷ *Ibid.*, p. 139.

« Nous autres, nous n'avons affaire généralement, à la fin de nos derniers et valeureux combats, qu'au pire ou au meilleur (...). Je m'appuie sur un avenir dont on pourrait compter les heures. Un tel avenir, si je rentrais dans la lice, serait tout entier voué à de brûlantes vérités, à des amertumes que rien n'égale, - ou bien à des duels où de part et d'autre on veut se surpasser en orgueil. »⁸

Lorsque la lutte a lieu dans la relation amoureuse, l'homme est considéré comme l'ennemi, celui qui tente de vaincre la femme. Renée Néré de *La Vagabonde* affirme : « le vieil adversaire : c'est ainsi que j'appelle, depuis toujours, l'homme destiné à me posséder ».⁹ Il faut noter que dans ce roman, l'homme est appelé « l'adversaire » ou « l'ennemi » six fois. L'homme est cependant un « adversaire bien aimé »¹⁰. Lorsque Renée décide de renoncer à l'amour, elle prend conscience de sa triomphe : « Non, je ne vous appelle pas. C'est ma première victoire... »¹¹

Le conflit entre l'homme et la femme dans le rapport de couple est étroitement lié au désir de domination et de puissance. En général, c'est l'homme qui se veut supérieur à sa partenaire. Sous cet angle, le vocabulaire de l'esclavage est utilisé pour décrire la soumission de la femme. Chez Colette, on note que ce sont les femmes en âge d'aimer qui

⁸ *Ibid.*

⁹ Colette, *La Vagabonde*, p. 206.

¹⁰ *Ibid.*, p. 227.

¹¹ *Ibid.*

consentent à se subordonner à l'homme. La femme amoureuse tend à s'aliéner totalement dans l'amour. Dans *La Vagabonde*, Renée, amoureuse de Maxime, compare sa soumission à celle d'avec une chienne sage : « mon regard de chienne soumise, un peu penaude, un peu battue, très choyée, et qui accepte tout, la laisse, le collier, la place aux pieds de son maître ». ¹² Par ailleurs, elle se compare à une chatte : « Chatte échaudée, tu retourneras à la chaudière ! » ¹³ Renée reconnaît qu'elle perd sa force morale, cesse de devenir elle-même, en échange de la volupté que l'homme lui offre. Renée se rend compte du danger de l'homme : « Il m'éveille d'un regard, et je cesse de m'appartenir s'il pose sa bouche sur la mienne ? Alors c'est mon ennemi, c'est le pillard qui me vole à moi-même !... ». ¹⁴

L'aptitude à la soumission et la « fièvre de servir » ¹⁵ s'avère instinctive. La femme amoureuse se montre prête à faire un servage conjugal, comme en témoigne Fanny au début de son mariage :

« Elle avait essayé, les premières années, de servir son maître le jour aussi bien que la nuit. Mais Farou, impatient, découragea son zèle de secrétaire novice. Elle demeura à son poste d'amoureuse, fataliste, tournée à l'enfantillage, à la gourmandise et à la bonté, paresseuse comme celles que le poids d'un

¹² *Ibid.*, p. 144.

¹³ *Ibid.*, p. 149.

¹⁴ *Ibid.*, p. 239.

¹⁵ Colette, *La Seconde*, p. 35.

grave attachement fait lasses dès le milieu du jour. »¹⁶

La femme de Colette reste toujours lucide dans sa vie amoureuse et n'ignore pas son égoïsme. Renée de *La Vagabonde* voit dans son amour pour Maxime sa seconde « défaite »¹⁷ après l'échec du premier mariage. Son amoureux tente de l'enchaîner par le mariage et en conséquence de menacer son indépendance. Or, Renée ne peut pas aimer un être qui la domine et aliène sa liberté. En l'absence de Maxime, elle retrouve son bon sens et cherche à se détacher de lui, elle affirme : « Non, je ne vous appelle pas. C'est ma première victoire... ».¹⁸

Dans *La Seconde*, Fanny s'était d'abord subordonnée à la volonté de son mari. Mais elle devient lucide et énergique lorsqu'elle a découvert la faiblesse de celui qu'elle croyait supérieur. Fanny essaie de détruire les restes d'un culte de l'homme, profondément ancré en elle : « Elle comprit qu'elle dénigrait le demeurant d'une religion pure, dont les fidèles ne subsistaient que de l'attente du dieu et des puérités du culte (...) ».¹⁹

- Le pouvoir dominateur de la femme mûre

À l'opposition des jeunes femmes soumises, Colette met en scène des héroïnes mûres et libres, dont Léa de *Chéri* et la narratrice Colette de *La Naissance du jour*, constituent un modèle exemplaire. Orgueilleuses et indépendantes, ces femmes veulent l'emporter dans la lutte amoureuse.

¹⁶ *Ibid.*, p. 41.

¹⁷ Colette, *La Vagabonde*, p. 125.

¹⁸ *Ibid.*, p. 227.

¹⁹ Colette, *La Seconde*, p. 183.

Il semble que la romancière prête à ces deux personnages sa hardiesse et le désir de l'indépendance. La femme mûre, forte de ses expériences affectives, n'est plus enchaînée par l'homme, mais elle peut dominer son jeune amant. Dans *Chéri*, la puissance et le plaisir de dompteur chez Léa sont rendus visibles à travers la soumission de Chéri :

« Léa sourit de le voir tel qu'elle l'aimait, révolté puis soumis, mal enchaîné, incapable d'être libre ;- elle posa une main sur la jeune tête qui secoua impatiemment le joug. Elle murmura, comme on calme une bête... »²⁰

Dans la scène de la dernière rencontre entre Léa et Chéri, à première vue, on pourrait croire que Chéri est vainqueur car il a quitté sa maîtresse avec soulagement :

« Mais elle eut encore le temps de voir que Chéri levait la tête vers le ciel printanier et les marronniers chargés de fleurs, et qu'en marchant il gonflait d'air sa poitrine, comme un évadé. »²¹

Cependant, Chéri reste profondément marqué par la déchéance physique de la femme qui lui avait assuré la protection et le sentiment de la sécurité. On voit que *La fin de Chéri*, qui fait suite à ce roman, raconte la

²⁰ Colette, *Chéri*, p. 7.

²¹ *Ibid.*, p. 190.

détresse du héros qui finit par se suicider. Au contraire, Léa vieillira sereinement.

Dans *La Naissance du jour*, lorsque la narratrice Colette décide de renoncer à l'amour, c'est son amoureux Vial qui subit les tourments au moment de leur séparation : « Celui-ci était malheureux. Souffrance, premier déguisement, première offensive du vampire... Vial, loin du bonheur, feignait le repos (...) »²² Au contraire, la narratrice Colette retrouve la sérénité lorsqu'elle s'est libérée d'un lien amoureux. Elle s'en félicite : « pour ma part, si je m'élançai vers le détachement, je prends appui sur un solide : " Tu ne peux plus me servir à rien... " ».²³

4.1.2 La souffrance de l'amour

Dans son œuvre, Colette met l'accent sur la souffrance de l'amour chez la femme. Elle nous montre que c'est un destin inéluctable chez la femme. Renée de *La Vagabonde* reconnaît en elle un besoin impératif de la présence masculine : « Femelle j'étais, et femelle je me retrouve, pour en souffrir, et pour en jouir... ».²⁴ Les héroïnes colettiennes ont connu des souffrances causées par l'infidélité de l'homme. Renée de *La Vagabonde*, décrit de son nouvel amour : « Voici donc, devant moi, avec sa fureur enfantine, son entêtement bestial, sa sincérité calculée, voici que reparaît mon ennemi, mon tourmenteur : l'amour »²⁵. Pour elle, l'amour est inséparable des tourments auxquels s'expose l'homme autant que la femme. À l'âge de vingt ans, Renée a traversé la même expérience que

²² Colette, *La Naissance du jour*, p. 117.

²³ *Ibid.*, p. 105.

²⁴ Colette, *La Vagabonde*, p. 179.

²⁵ *Ibid.*, p. 118.

Maxime : « Tu aimes, tu souffres, et tu te plains ! Te voilà tout ressemblant à moi-même, quand j'avais vingt ans ». ²⁶ Pour elle, son premier amour est marqué par la souffrance :

« Tu ne pouvais t'y tromper : c'était lui, l'amour, le *premier amour*. (...) Et ce ne sera plus jamais lui ! Il t'a pris ce que tu peux donner seulement une fois ; la confiance, l'étonnement religieux de la première caresse, la nouveauté de tes larmes, la fleur de ta première souffrance ! » ²⁷

Dans *La Naissance du jour*, la narratrice souligne la force morale de la femme. Si elle peut survivre après l'échec de son premier amour, la femme pourra résister aux souffrances qui suivront. Il est vrai que la femme ne peut pas facilement se détacher de l'homme, elle apprend néanmoins à vivre avec lui prudemment : « À son sens, j'avais passé déjà ce [que Sido] nomma " le pire dans la vie d'une femme : le premier homme ". On ne meurt que de celui-là, après lequel la vie conjugale - ou sa contre-façon - devient une carrière ». ²⁸

4.1.3 La méfiance envers l'homme

Colette pense que le malheur de la femme vient de l'homme en raison de ses éternels défauts : égoïsme, infidélité et mensonge. Cette vision pessimiste est en effet liée aux expériences de deux mariages successifs. Son premier mari, Henry Gauthier-Villar ou Willy et le

²⁶ *Ibid.*, p. 241.

²⁷ *Ibid.*, p. 146.

²⁸ Colette, *La Naissance du jour*, p. 38.

second, Henry de Jouvenel, lui ont laissé des souvenirs douloureux. Dans *La Vagabonde*, écrit après son divorce avec Willy, Colette a dessiné le portrait peu flatteur d'Adolphe Taillandy ayant pour modèle Willy, premier mari de l'écrivain. Renée insiste sur le génie de mensonge de son mari :

« Je ne lui ai pas connu, pour ma part, d'autre génie que celui du mensonge. Aucune femme, aucune de ses femmes, n'a dû autant que moi apprécier, admirer craindre et maudire sa fureur du mensonge. (...) Pour lui, l'adultère n'était qu'une des formes – et non la plus délectable – du mensonge. »²⁹

Meurtrie par tant de trahisons, la femme colettienne finit par éprouver de la méfiance à l'égard de l'homme. Pour Renée, son mari reste toujours un étranger malgré leur vie commune de huit ans : « Je l'ai rencontré, épousé, j'ai vécu avec lui pendant plus de huit ans... que sais-je de lui ? qu'il fait des pastels et qu'il a des maîtresses ».³⁰

Au cours de leur vie à deux, Adolphe Taillandy ne cesse de tromper sa femme et lui cause donc de la souffrance et de la jalousie. Cependant, Renée s'obstine à prolonger sa vie conjugale avec un espoir aveugle. Elle affirme : « Après les premières trahisons, après les révoltes et les soumissions d'un jeune amour qui s'opiniâtrait à espérer et à vivre,

²⁹ Colette, *La Vagabonde*, p. 28.

³⁰ *Ibid.*

je m'étais mise à souffrir avec un orgueil et un entêtement intraitables, et à faire de la littérature... ».³¹

Dans *La Seconde*, Fanny essaie de supporter l'infidélité de son mari pendant douze ans de mariage. Farou va jusqu'à commettre un adultère dans la maison conjugale. Sa liaison avec Jane, la petite secrétaire, a provoqué chez Fanny un choc brutal : « La trahison quittait les paliers inférieurs, remontait jusqu'à elle. Le plaisir de Farou cessait d'être une passade, un caprice né dans la rue, de la rue, du théâtre, contenté n'importe où... ».³² Jane, à son tour, souffre de la jalousie. Fanny l'observe avec pitié : « À elle d'enrager, de larmoyer un peu dans les coins, et de faire – si elle ose ! – des scènes à Farou. »³³

Les trahisons de l'homme aimé lui ont enlevé le respect et l'admiration qu'elle éprouve à l'égard de l'homme. Désormais, ce dernier n'est plus son maître, mais un ennemi méprisable. Dans *La Seconde*, Fanny est déçue par la mollesse de son mari devant la crise conjugale. Jane se joint à Fanny pour montrer son mépris envers l'homme aimé : « Mais, en somme, à part que Farou est Farou, il n'a rien de tellement extraordinaire comme homme... »³⁴ et « Ça n'est pas si grave, un homme, ça n'est pas éternel ! Un homme, c'est... ce n'est pas plus qu'un homme... ».³⁵

³¹ *Ibid.*, p. 30.

³² Colette, *La Seconde*, p. 111.

³³ *Ibid.*

³⁴ *Ibid.*, p. 161.

³⁵ *Ibid.*, p. 163.

4.2 Le conflit intérieur de la femme

Tout en reconnaissant que l'homme est la source de son mal, la femme ne peut s'écarter de celui qu'elle traite d' « ennemi »³⁶. Renée de *La Vagabonde* avoue sa faiblesse. Pour elle, non seulement l'homme peut assouvir son désir amoureux, mais aussi sa présence lui assure la valeur de son être.

« J'ai cédé, je l'avoue, j'ai cédé, en permettant à cet homme de revenir demain, au désir de conserver en lui non un amoureux, non un ami, mais un avide spectateur de ma vie et de ma personne. " Il faut terriblement vieillir, m'a dit un jour Margot, pour renoncer à la vanité de vivre devant quelqu'un ! " ».³⁷

À travers ses héroïnes, Colette dépeint les conflits intérieurs de la femme qui oscillent entre le désir de l'indépendance et le besoin d'être aimée. C'est autour de ce dilemme que s'organisent les intrigues romanesques. L'auteur décrit la réaction de chacune de ses héroïnes et son acheminement vers la solution finale.

Après son divorce, Renée apprend peu à peu à vivre seule et avec ses propres moyens. La solitude lui permet de jouir de son indépendance. Malgré la dureté du travail, elle est fière de pouvoir gagner sa vie :

³⁶ Colette, *La Vagabonde*, p. 118.

³⁷ *Ibid.*, p. 125.

« La solitude...la liberté...mon travail plaisant et pénible de mime et de danseuse... les muscles heureux et las, le souci nouveau, et qui délasse de l'autre, de gagner moi-même mon repas, ma robe, mon loyer... »³⁸

Blessée profondément par son premier mariage, Renée conserve toujours une défiance envers l'amour. Cependant, elle commence à ressentir le poids de sa solitude morale lorsque Maxime entre dans la vie. Elle se laisse séduire par sa tendresse et les plaisirs charnels qu'elle avait oubliés depuis longtemps :

« Est-ce l'amour ? Je voudrais en être sûre. Est-ce que je l'aime ? Ma sensualité m'a fait peur ; mais ce ne sera peut-être qu'une crise, un débordement de ma force bridée si longtemps, et, après, je m'apercevrai que je l'aime sans doute... »³⁹

Renée reconnaît qu'elle s'attache instinctivement à l'amour de Maxime. Mais elle découvre chez lui un tyran, qui veut la posséder corps et âme. Maxime tient à l'épouser et à fonder une famille. La perspective de la vie à deux remet en cause son rapport avec Maxime. Là, l'écrivain semble poser le problème du mariage. Pour Renée, le mariage n'est qu'une « domesticité conjugale »⁴⁰. Elle risque de perdre sa liberté pour se soumettre au nouveau maître :

³⁸ *Ibid.*, p. 36.

³⁹ *Ibid.*, p. 145.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 166.

« Il s'agit de la domesticité conjugale, qui fait de tant d'épouses une sorte de *nurse* pour adulte... Être mariée c'est... comment dire ? c'est trembler que la côtelette de Monsieur soit trop cuite, l'eau de Vittel pas assez froide, la chemise mal empesée, le faux col mou, le bain brûlant, c'est assumer le rôle épuisant d'intermédiaire-tampon entre la mauvaise humeur de Monsieur, l'avarice de Monsieur, la gourmandise, la paresse de Monsieur... »⁴¹

Déchirée par un conflit entre l'amour de Maxime et son besoin de la liberté, Renée fait un débat intérieur pour chercher une solution. Le lecteur suit ses pensées qui évoluent progressivement au cours de ses voyages en tournée. En premier lieu, elle se sent triste en s'éloignant de Maxime. Elle admet sa faiblesse due au désir de la volupté :

« Comment y parvenir ? tout est contre moi. Le premier obstacle où je bute, c'est ce corps de femme allongé qui me barre la route, un voluptueux corps aux yeux fermés, volontairement aveugle, étiré, prêt à périr plutôt que de quitter le lieu de sa joie... C'est moi, cette femme-là, cette brute entêtée au plaisir. »⁴²

Cependant, elle accepte difficilement l'idée qu'il s'accapare de sa vie intérieure. Ensuite, elle avoue sa défiance envers l'amour :

⁴¹ *Ibid.*

⁴² *Ibid.*, p. 226.

« Toute la vérité, que j'ai dû taire à Max, je me la dois. Elle n'est pas belle, elle est encore débile, effarée et un peu perfide. (...) »

Peur de vieillir, d'être trahie, de souffrir... Un choix subtil a guidé ma sincérité partielle, pendant que j'écrivais cela à Max. Cette peur-là, c'est le cilice qui colle à la peau de l'Amour naissant et se resserre sur lui, à mesure qu'il grandit... »⁴³

Finalement, Renée a décidé de s'évader du piège de l'amour au profit de son indépendance. Dans sa lettre à Maxime, Renée lui annonce leur rupture. Cependant, à la dernière page du roman, on note qu'elle laisse voir la possibilité de réunir à l'homme :

« Je m'échappe, mais je ne suis pas quitte encore de toi, je le sais. Vagabonde, et libre, je souhaiterai parfois l'ombre de tes murs... Combien de fois vais-je retourner à toi, cher appui où je me repose et me blesse ? (...) »

Je te désirerai tour à tour comme le fruit suspendu, comme l'eau lointaine, et comme la petite maison bienheureuse que je frôle... »⁴⁴

⁴³ *Ibid.*

⁴⁴ *Ibid.*, p. 248.

Il semble que Renée préfère sa liberté à l'amour de Maxime parce qu'elle ne l'aime pas assez pour se consacrer à lui entièrement. Dans un autre roman, *L'Entrave* qui est le prolongement de *La Vagabonde*, on verra que Renée revient à sa décision car elle accepte l'amour de Jean dont elle est éprise vraiment.

Dans *Chéri*, le conflit de Léa se présente sous un angle différent. Il s'agit d'un amour de différents âges entre Léa, une courtisane mûre et Chéri, un jeune homme de vingt-cinq ans qu'elle avait protégé et éduqué depuis son jeune âge.

Ainsi, l'amour de Léa pour Chéri est mêlé d'un sentiment maternel. Elle le traite comme son enfant et prend soin de sa santé, de son éducation et de son bonheur. Léa ignore l'égoïsme et la jalousie dans sa passion amoureuse. Le mariage de Chéri ne la fait pas haïr Edmée, sa rivale. Au contraire, elle s'apitoie sur le sort de cette jeune femme livrée aux caprices de Chéri.

Fière d'elle-même et surtout de son corps bien fait, Léa vivait avec son jeune amant dans le bonheur. Son drame commence lorsqu'elle se découvre menacée par le vieillissement. À la différence de Renée de *La Vagabonde*, Léa a su surmonter son angoisse causée par cette fatalité. Elle a décidé de rompre courageusement avec Chéri pour entrer dans la vieillesse sereinement. Pourtant, Léa a subi une fois un moment de faiblesse. Devant le retour provisoire de Chéri, elle se fait des illusions en imaginant la possibilité de revivre avec lui : « "Il est là, devant moi...

Voyons, il est toujours là... Il n'est pas hors d'atteinte... Mais est-il encore là, devant moi, véritablement ?... »⁴⁵

Il suffit d'un regard inquiet de Chéri sur les mains ridées de sa maîtresse pour que cette dernière reprenne son bon sens. Condamnée à la vieillesse, il lui sera désormais impossible de continuer à vivre avec Chéri, sans accepter son tyrannisme et ses éventuelles trahisons :

« “Ah ! Je suis aussi finie que cette vieille... Vite, vite, petit, va chercher ta jeunesse, elle n'est qu'écornée par les dames mûres, il t'en reste, il lui en reste à cette enfant qui t'attend. Tu y as goûté, à la jeunesse ! Tu sais qu'elle ne contente pas, mais qu'on y retourne... Eh ! ce n'est pas de cette nuit que tu as commencé à comparer... »⁴⁶

Anne Ketchum analyse avec perspicacité le drame de Léa :

« (...) nous devons admettre que cette passion trouve en Léa une victime à sa mesure, remarquablement organisée pour triompher de l'épreuve. Car elle sort de ce drame déchirée, mais non vaincue, et prête à reprendre une vie qu'elle saura rendre douce et gaie. Aussi cruelle que soit la passion qui s'abat sur elle, Léa ne se laisse ni aveugler ni dominer. »⁴⁷

⁴⁵ Colette, *Chéri*, p. 180.

⁴⁶ *Ibid.*, pp. 188-189.

⁴⁷ Anne Ketchum, *Colette ou la naissance du jour, Étude d'un malentendu* (Paris : Minard, 1968), p. 190.

Dans *La Seconde*, Colette transpose ses souvenirs amers du second mariage à son héroïne. En dépit de sa dévotion à son mari, Fanny souffre de la solitude auprès de lui. Au début du roman, son angoisse s'accroît dans la maison de campagne : « Parmi le mobilier de fer jaune, vacant, affreux, Fanny se vit seule, abandonnée soudain dans ce pays mal connu, mal aimé... ».⁴⁸ On ne s'étonne donc pas que la présence de Jane lui devienne indispensable : « Tout est trop grand ici. Avec deux domestiques, comment voulez-vous ?... S'il n'y avait pas Jane, ce serait à fuir. »⁴⁹

La découverte des trahisons de Farou et de son unique amie Jané a bouleversé profondément Fanny. Elle oscille entre deux possibilités, face à la crise conjugale : se débarrasser de Jane au prix de sa solitude ou bien accepter humblement un amour à trois. Il serait intéressant de suivre l'évolution de Fanny dans ce conflit. D'abord, Fanny est en proie à une vive jalousie :

« Fanny, attentive, retentissante de chocs nouveaux, entendait Jane avec stupeur.

“Mais c'est *mon* livre qu'elle prend là !... Mais c'est à *mon* beau-fils qu'elle donne des ordres, c'est dans *ma* maison que...”⁵⁰

Mais la jalousie ne transforme Fanny pas en une femme méchante et perverse. Au contraire, elle montre de la sympathie envers cette jeune

⁴⁸ Colette, *La Seconde*, p. 58.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 17.

⁵⁰ *Ibid.*, p. 71.

femme que Farou rend malheureuse. Peu à peu, elle parvient à se maîtriser et à récupérer sa force morale ainsi que sa lucidité. À force d'observer la conduite de Jane et de son mari attentivement, Fanny découvre que Jane se sent aussi seule auprès de Farou. Fanny décide de garder Jane dans sa maison conjugale. Les deux femmes se joignent pour lutter contre l'infidélité de Farou. Jane avoue à Fanny : « On se sent tellement seule, avec Farou (...) Avec d'autres hommes aussi ; naturellement, on se sent seule... Mais avec Farou davantage... »⁵¹

Au contraire, l'homme peut toujours trouver un entourage féminin qui lui est entièrement dévoué. Jane l'affirme à Fanny :

« Croyez-vous qu'on rencontre un homme tout seul, comme ça, isolé, libre, tout prêt à vous vouer sa vie ? Un homme n'est jamais seul, Fanny, et c'est assez terrible, en effet, qu'il ait toujours une femme, une autre maîtresse, une mère, une servante, une secrétaire, une parente, *une* quoi ! »⁵²

La discussion entre Fanny et Jane s'avère significative dans le sens qu'elle dévoile ce que la femme pense de l'homme. Sous cet éclairage, il semble que l'amour pour Farou n'est pas pour Fanny un unique enjeu dans la situation triangulaire. En effet, elle se voit partagée entre son amour propre - qui la pousse à écarter sa rivale Jane - et l'amitié de Jane,

⁵¹ *Ibid.*, p. 159.

⁵² *Ibid.*, p. 163.

pour laquelle elle a opté. Jane, à ses yeux, n'est plus la rivale, mais une partenaire irremplaçable dans le combat contre l'homme.

4.3 La sagesse féminine

De sa mère, Colette a hérité les conceptions de la vie qui ont dirigé sa vie et son œuvre. À partir des quatre romans choisis, nous tâcherons de développer les points suivants : le renoncement à l'amour, l'acceptation de la vieillesse et la mort, enfin le sens de la nature.

4.3.1 Le renoncement à l'amour

Avec lucidité, la femme colettienne a compris que l'amour est une véritable source des vicissitudes : jalousie, égoïsme, perversité. « L'amour, ce n'est pas un sentiment honorable. », ⁵³ écrit Sido dans sa lettre à sa fille. Dans *La Naissance du jour*, Colette prête ses expériences personnelles à l'héroïne en se désignant par son vrai nom. Dans ce roman, Colette présente le portrait d'une femme mûre et sereine, débarrassée de toute passion. L'écrivain déclare son intention dans l'épigraphe du premier chapitre : « Imaginez-vous, à me lire, que je fais mon portrait ? Patience : c'est seulement mon modèle. » ⁵⁴

Dès le début du roman, la narratrice Colette a décidé de renoncer à son dernier amour. L'intrigue amoureuse, qui se noue tardivement dans ce roman (à la page 46) n'est qu'un prétexte qui permet à la narratrice de réfléchir sur les problèmes de l'amour mis en rapport avec les souvenirs

⁵³ Colette, *La Naissance du jour*, p. 27.

⁵⁴ *Ibid.*, p.5.

de Sido. La narratrice Colette reste quasi indifférente à la passion de Vial, un jeune homme de trente-cinq ans : « Un second couvert... Cela tient peu de place, maintenant : une assiette verte, un gros verre ancien, un peu trouble. (...) Ce couvert ôté de ma table, je mangerai pourtant avec appétit. »⁵⁵ Il est vrai que l'homme comme la femme se soumettent aux besoins impératifs de l'amour. Mais n'est-il pas la source des souffrances, de la solitude morale ?

Pendant son acheminement vers le renoncement à l'amour, la narratrice Colette s'interroge sur son état d'âme : il lui semble que la frontière entre la paix liée à l'absence d'amour et l'insensibilité se révèle fluctuante. Est-elle devenue ainsi impassible et sèche comme morte ? « De bonne foi je ne prétends plus à rien, sinon à ce qui est inaccessible. Quelqu'un m'a-t-il tuée, pour que je sois si douce ? »⁵⁶ Elle trouve la réponse dans les évocations de sa mère, qui lui révèle que la nature peut faire naître la joie de vivre infiniment. Restée fidèle à elle-même, la narratrice Colette a choisi de vivre dans la sérénité à l'écart des dangers de l'amour :

« Homme, mes anciennes amours, comme on gagne, comme on apprend, à tes côtés ! Il n'est si bonne compagnie qui ne se quitte ; mais je m'engage ici à prendre courtoisement mon congé. Non, tu ne m'as pas tuée, peut-être ne m'as-tu jamais voulu de mal...

⁵⁵ *Ibid.*, p. 12.

⁵⁶ *Ibid.*, p. 24.

Adieu, cher homme, et bienvenue aussi à toi. »⁵⁷

La narratrice a trouvé un appui moral dans ses souvenirs d'enfance. Malgré l'interdiction maternelle, la petite Colette a voulu toucher l'aile colorée d'un papillon qui lui paraissait très belle. Le bout du doigt suffit à abîmer l'aile du papillon et il ne reste qu'une trace « de cendre, éteinte, sur le bout du doigt, l'aile déshonorée, la bestiole affaiblie... »⁵⁸ Cette expérience lui a donné une leçon morale importante :

« À n'en pas douter, ma mère savait, elle qui n'apprit rien, comme elle disait, « qu'en se brûlant », elle savait qu'on possède dans l'abstention, et seulement dans l'abstention. »⁵⁹

Dans *La Vagabonde*, nous trouvons l'écho de cette pensée lorsque Renée a décidé de rompre avec son amoureux Maxime. Dans sa lettre, elle insiste sur l'idée de “ posséder dans l'abstention ”.

« Ne pas posséder ce que l'on désire, ton enfer se borne à cela, dont certains font l'aliment de toute leur vie... Mais posséder ce que l'on aime et sentir à toute minute son bien unique se désagréger, fondre et fuir comme une poudre d'or entre les doigts !... »⁶⁰

⁵⁷ *Ibid.*, pp. 27-28.

⁵⁸ *Ibid.*, p. 31

⁵⁹ *Ibid.*

⁶⁰ Colette, *La Vagabonde*, p. 223.

Pour Renée, l'amour est associé à l'égoïsme. Elle ne supporte pas l'idée que Maxime tente de s'accaparer de tout son être. Ancrée dans l'amour de Maxime, elle risque de perdre son identité et sa raison d'être. Renée a donc opté pour le renoncement à l'amour.

Lorsque l'amour se retire, la femme se sent disponible pour rechercher les plaisirs variés dans la vie : amitiés, voyages, bonne chère, musique etc. La narratrice Colette affirme : « Une des grandes banalités de l'existence, l'amour, se retire de la mienne. (...) Sortis de là, nous nous apercevons que tout le reste est gai, varié, nombreux. »⁶¹ Au cours de ses voyages en tournée, Renée constate qu'elle se renfermait dans l'amour de Maxime au point d'ignorer le monde extérieur qui l'entoure. Elle regrette d'avoir tourné le dos à la nature :

« Tu es bon, et tu prétendais, de la meilleure foi du monde, m'apporter le bonheur, car tu m'as vue dénuée et solitaire. Mais tu avais compté sans mon orgueil de pauvresse : les plus beaux pays de la terre, je refuse de les contempler, tout petits, au miroir amoureux de ton regard... »⁶²

Loin de Maxime, Renée suit le chemin de retour à la source, la pureté de son enfance. Dans les jardins de Fontaine, Renée se souvient des amitiés d'antan.

⁶¹ Colette, *La Naissance du jour*, p. 22.

⁶² Colette, *La Vagabonde*, p. 247.

« Je goûtais un de ces parfaits moments, un de ces bonheurs de malade sans conscience, lorsqu'une *mémoire* subite, une image, un nom, refirent de moi une créature ordinaire, celle de la veille et des jours précédents... »⁶³

Renonçant à la vie amoureuse, la femme colettienne retrouve son autonomie et se considère l'égale de l'homme sur le plan moral. L'homme n'est plus son maître, ni son ennemi redoutable qui peut lui causer des souffrances. En l'absence de l'amour, une sorte d'amitié peut s'établir entre eux. À l'approche de la vieillesse, l'homme comme la femme possèdent physiquement les traits communs qui les rapprochent l'un de l'autre :

« Homme, mon ami, viens respirer ensemble ?... J'ai toujours aimé ta compagnie. Tu me réserves à présent un œil si doux. (...) - tu regardes émerger ta sœur, ton compère : une femme qui échappe à l'âge d'être une femme. Elle a, à ton image, l'encolure assez épaisse, une force corporelle d'où la grâce à mesure se retire, et l'autorité qui te montre que tu ne peux plus la désespérer, sinon purement. Restons ensemble : tu n'as plus de raisons, maintenant, de me quitter pour toujours. »⁶⁴

⁶³ *Ibid.*, p. 230.

⁶⁴ Colette, *La Naissance du jour*, p. 22.

4.3.2 L'acceptation de la vieillesse et de la mort

L'idée de la vieillesse est constamment présentée dans les romans de Colette. Nous remarquons d'abord la peur du vieillissement chez les personnages féminins. Colette met en scène des femmes tourmentées par leur déchéance physique, comme en témoignent Léa de *Chéri* et Renée de *La Vagabonde*. Par ailleurs, l'écrivain cherche à révéler l'aspect positif de la vieillesse. À travers le portrait de Sido, Colette montre que la vieillesse n'enlève pas la joie de vivre chez ses personnages féminins. La vieillesse, c'est un âge « où il n'est plus donné à une femme que de s'enrichir ». ⁶⁵ Ayant dépassé l'âge d'aimer, la femme colettienne ne s'expose plus aux souffrances causées par l'homme pour trouver dans ce qui l'entoure d'autres plaisirs que ceux de l'amour. Dans cette perspective, Sido représente un idéal de la vieillesse. Elle garde toujours l'amour de la vie, la faculté de s'émerveiller pour prolonger sa vitalité et jouir des éléments de la nature. Sido ne se désespère jamais en dépit de sa maladie. À l'âge de soixante-seize ans, elle s'obstine à faire des travaux qui lui sont interdits. Cette attitude révèle ainsi le désir de lutter contre la vieillesse :

« Ne te fais pas tant de soucis pour ma prétendue artério-sclérose, (...). Je vais mieux, et la preuve, c'est que j'ai savonné ce matin, à sept heures, dans ma rivière. J'étais enchantée. Barboter dans l'eau claire, quel plaisir ! J'ai aussi scié du bois et fait six petits fagots. Et je refais moi-même mon ménage, c'est te dire s'il

⁶⁵ *Ibid.*, p. 43.

est bien fait. »⁶⁶

L'angoisse de la mort est absente dans l'œuvre de Colette. Car elle estime que la mort comme la naissance font partie du cycle de la vie. L'écrivain ne cherche pas à connaître la vie de l'au-delà. La narratrice de *La Naissance du jour* affirme : « la mort ne m'intéresse pas, - la mienne non plus »⁶⁷. Elle considère sa propre mort comme une étape ultime à accomplir. La mort est associée à un grand voyage. Sido choisit ses habits avec un grand soin. Elle prépare sa propre mort avec enthousiasme :

« Et ayant fixé mon choix, je suis toute à la coquetterie. Tu te souviens qu'à l'époque de mon opération, je m'étais fait faire deux grandes blouses de lit, en flanelle blanche ? Je viens, avec les deux, d'en faire confectionner une seule. Pourquoi donc ? Mais, pour m'ensevelir. »⁶⁸

Sur un ton naturel, Sido parle du cercueil de son choix alors que cet objet provoque généralement un dégoût. Sido avoue à sa fille Colette qu'elle aurait voulu un cercueil, décoré somptueusement « en bois d'ébène, avec des poignées d'argent »⁶⁹ que son frère a fait fabriquer pour sa femme : « Ma grande bête de Caro, épouvantée d'un pareil

⁶⁶ *Ibid.*, pp. 42-43.

⁶⁷ *Ibid.*, p. 5.

⁶⁸ *Ibid.*, p. 178.

⁶⁹ *Ibid.*, p. 179.

cadeau, l'a donné à sa femme de ménage. Que ne me l'a-t-elle donné à moi ? J'aime le luxe, et vois-tu comme j'aurais été bien logée là-dedans ? »⁷⁰

4.3.3 Le sens de la nature

Dans *La Naissance du jour* se dresse le portrait de Sido dans toute sa grandeur. Sido possède avant tout un don d'observation qui lui a permis de découvrir le secret de la nature et lui a apporté donc une joie immense. Grâce à la subtilité de ses sens, Sido savait déceler la beauté des objets qui paraissent insignifiants aux yeux des autres. Sido s'émerveille devant chaque découverte :

« Confinée dans son village entre deux maris successifs et quatre enfants, elle rencontrait partout, imprévus, suscités pour elle, par elle, des apogées, des éclosions, des métamorphoses, des explosions de miracles, dont elle recueillait tout le prix. »⁷¹

De sa mère Sido, Colette a hérité l'acuité des sens. Dans son enfance, Sido lui a appris à entrer en contact avec la nature par la vue, le toucher, l'ouïe, l'odorat et le goût. La petite Colette jouissait des beautés du monde, elle s'enivrait des parfums des fleurs, regardait des couleurs changeants du paysage et goûtait la saveur des fruits. Colette a transmis cette qualité exceptionnelle à ses personnages féminins. Revenue dans son pays natal, Renée de *La Vagabonde* retrouve sa joie d'autrefois. Le

⁷⁰ *Ibid.*

⁷¹ *Ibid.*, p. 31.

contact avec la nature se réalise d'abord par le toucher et ensuite par la vue :

« Je palpe amoureusement la pierre chaude du temple ruiné, et la feuille vernie des fusains, qui semble mouillée. (...) Tout un jardin de reflets se renverse au-dessous de moi et tourne décomposé dans l'eau d'aigue-marine au bleu obscur, au violet de pêche meurtrie, au marron de sang sec... Le beau jardin, le beau silence, où seule se débat sourdement l'eau impérieuse et verte, transparente, sombre, bleue et brillante comme un vif dragon !»⁷²

La narratrice de *La Naissance du jour* sait apprécier dans la nature l'instant unique de la création. Le spectacle de l'aube lui procure à chaque instant une joie immense :

« Oui, je sais qu'il est trois heures et que je vais me rendormir, et que je regretterai, à mon réveil, d'avoir gaspillé l'instant où le lait bleu commence à sourdre de la mer, gagne le ciel, s'y répand et s'arrête à une incision rouge au ras de l'horizon... »⁷³

Dans le sillage de sa mère, Colette garde une prédilection pour la nature. Depuis son enfance, Sido lui a appris à découvrir les richesses de

⁷² Colette, *La Vagabonde*, pp. 224-225.

⁷³ Colette, *La Naissance du jour*, p. 26.

la nature. Pour Colette, la nature fait naître le sentiment de la plénitude. Dans son œuvre, Colette a fait de Sido une femme idéale qui sait vivre en harmonie avec l'univers. Jusqu'à la fin de sa vie, Sido ne cesse de renouveler sa passion de vivre. Elle se plaît à cultiver des plantes et des fleurs et observe des bêtes qui l'entourent. Chaque jour, elle se lève avant l'aube pour attendre la naissance du jour qui apparaît dans sa pureté :

« Elle se levait tôt, puis plus tôt, puis encore plus tôt. Elle voulait le monde à elle, et désert, sous la forme d'un petit enclos, d'une treille et d'un toit incliné. Elle voulait la jungle vierge, encore que limitée à l'hirondelle, aux chats et aux abeilles, à la grande épire debout sur sa roue de dentelle argentée par la nuit. »⁷⁴

Pour Sido, la vie commence chaque jour à l'image de la nature qui ne cesse de se produire. Colette à son tour affirme :

« L'aube vient, le vent tombe. De la pluie d'hier, dans l'ombre, un nouveau parfum est né, ou c'est moi qui vais encore une fois découvrir le monde et qui y applique des sens nouveaux ?... Ce n'est pas trop que de naître et de créer chaque jour. »⁷⁵

⁷⁴ *Ibid.*, p. 33.

⁷⁵ *Ibid.*, p. 181.

Le don d'émerveillement lui donne le sens de vie. À l'âge de soixante-seize ans, Sido tient ferme devant la vieillesse et la maladie qui l'accablent. Elle attend avec enthousiasme la floraison d'un cactus rose qui ne se produit que tous les quatre ans. De peur de manquer cette rare occasion, Sido a refusé de rendre visite à sa fille Colette :

« Voici pourquoi : mon cactus rose va probablement fleurir. C'est une plante très rare, que l'on m'a donnée, et qui, m'a-t-on dit, ne fleurit sous nos climats que tous les quatre ans. Or, je suis déjà une très vieille femme, et si je m'absentais pendant que mon cactus rose va fleurir, je suis certaine de ne pas le voir refleurir une autre fois... »⁷⁶

Dans les romans de Colette, la nature se présente comme un antidote. Meurtrie par l'amour, la femme colettienne cherche un refuge au sein de la nature. Dans *La Vagabonde*, Renée reconnaît le pouvoir consolateur de la nature :

« Pendant mes plus tristes jours, la vue d'un paysage médiocre, pourvu qu'il s'enfuît rapide à ma droite et à ma gauche, pourvu qu'il se voilât par moments d'une fumée déroulée, cardée aux haies d'épine,

⁷⁶ *Ibid.*, p. 5.



agissait pourtant sur moi à la façon d'un tonique guérisseur. »⁷⁷

Renée constate que l'amour de Maxime peut être remplacé par la splendeur de la nature : « Oui, de l'oublier, comme s'il n'y avait d'urgent au monde que mon désir de posséder par les yeux les merveilles de la terre ! »⁷⁸

La femme colettienne a compris que la beauté de la nature est le seul bien que la terre lui accorde en permanence. Il suffit de savoir en jouir : « La terre appartient à celui qui s'arrête un instant, contemple et s'en va ; tout le soleil est au lézard nu qui s'y chauffe... »⁷⁹

Pour Colette, le souvenir de sa mère Sido est inséparable de son jardin qu'elle a conçu comme un paradis terrestre. C'est dans cet enclos protégé qu'elle a connu un pur bonheur à l'écart des hommes. L'amour de la nature est ainsi lié étroitement au jardin d'enfance à Saint-Sauveur. Mais plus tard, la narratrice de *La Naissance du jour* adoptera également d'autres pays qui lui ont offert un refuge moral :

« D'autres pays m'ont bercée, c'est vrai, - certains d'une main dure. Une femme se réclame d'autant de pays natal qu'elle a eu d'amours heureux. Elle

⁷⁷ Colette, *La Vagabonde*, p. 197.

⁷⁸ *Ibid.*, p. 231.

⁷⁹ *Ibid.*, p. 225.

naît aussi sous chaque ciel où elle guérit la douleur
d'aimer. »⁸⁰

Dans *La Naissance du jour*, la narratrice Colette, découvre le goût de vivre sous le ciel ensoleillé de Provence. Sa joie renouvelée est née sans cesse au contact de la terre et par là s'affirme le sens de la vie. Le jardinage lui révèle les richesses de la terre. À travers cet acte fructueux, elle a l'impression de se joindre à la nature dans sa création perpétuelle :

« À ouvrir la terre, ne fût-ce que l'espace d'un carré de choux, on se sent toujours le premier, le maître, l'époux sans riveaux. La terre qu'on ouvre n'a plus de passé, elle ne se fie qu'au futur. (...) Le jardinage lie les yeux et l'esprit à la terre, et je me sens de l'amour pour l'aspect heureux, l'expression d'un arbrisseau secouru, nourri, étayé, embourgeoisé dans son paillis couvert de terre neuve... »⁸¹

Meurtrie profondément par ses deux mariages successifs, Colette prête à ses héroïnes son défi envers l'amour conçu comme une lutte perpétuelle où les partenaires s'acharnent à vaincre l'un l'autre vilement. En dépit de ses souffrances causées par l'infidélité de l'homme, la femme colettienne a besoin de la présence masculine pour ressentir la plénitude de son être, d'où un conflit intérieur qu'elle s'efforce de surmonter

⁸⁰ Colette, *La Naissance du jour*, p. 16.

⁸¹ *Ibid.*, p. 100.

vainement. L'écrivain a transmis à ses héroïnes une sagesse héritée de sa mère Sido. La femme colettienne découvre finalement un refuge moral au sein de la nature où elle peut retrouver la pureté de son enfance, la sérénité et le goût de vivre.